

L'évolution et la perception du français langue étrangère en Asie

WON Yoon-Soo

Université Nationale de Séoul

Chers collègues, je tiens tout d'abord à vous remercier de m'avoir donné l'occasion de parler ainsi devant vous. Mais le comité thématique d'organisation m'a fait part du fait que je devais faire cette conférence le 8 août seulement. C'est pourquoi je n'ai pas eu assez de temps pour la préparer. Je vais donc être obligé de reprendre celle que j'avais prononcée, il y a quelques mois, à l'Université de Waseda à l'occasion du Congrès de printemps 1996 de l'Association Japonaise des Professeurs de Français.

En Asie, nous les professeurs de langue française, nous nous efforçons de trouver la meilleure solution au problème posé par la question suivante : «A quoi sert l'enseignement de la langue française, alors que la communication au niveau international se fait en anglais, et en particulier en américain?».

Nous vivons la fin du XXe siècle, celui de la technologie tentaculaire, où, dit-on, notre globe va se rétrécissent, et, où les frontières entre les nations

s'estompent. Grâce à des progrès technologiques prodigieux, il est vrai, la distance géographique ne fait plus obstacle à la communication internationale, et aujourd'hui, presque tout le monde a accès aux mêmes informations et est amené parfois à partager les mêmes vues et d'après certains, les mêmes valeurs. Depuis, déjà quelque temps, nos jeunes générations, la nôtre comme la vôtre, chantent les mêmes chansons, le plus souvent, américaines, elles regardent des films hollywoodiens. Et vous connaissez tous la conséquence de cette sollicitation de la part des conglomérats électroniques, nationaux ou multi-nationaux, qui tiennent les leviers de commandes de nos sociétés. Aujourd'hui nos jeunes veulent apprendre l'anglais, ou peut-être que ce sont leurs parents qui les poussent à apprendre l'anglais pour ne pas être en retard sur la marche du temps du progrès technologique.

Si nous ne considérons la langue que comme un instrument de communication, on pourrait croire qu'il est inutile de se donner de la peine pour apprendre une autre langue que l'anglais qui est devenu une sorte de passe-partout. Pour certains, il peut paraître même stupide de passer du temps à apprendre une langue étrangère au temps des prouesses technologiques, où les entreprises de haute technologie se disputent la fabrication d'interprètes automatiques de langues. Du point de vue strictement instrumentaliste, on sera

persuadé de moins en moins de la nécessité d'apprendre quelque langue vivante que ce soit.

Mais je ne suis pas seul à croire que la langue a une autre fonction que celle d'être un instrument de communication. Est-ce Heidegger qui a dit que la langue est la «demeure de l'être»? Je crois que c'est une sorte de *cogito*, cogito heideggerien. Si je ne me trompe pas, il a voulu dire que l'être ne peut se comprendre hors de la langue. Donc, apprendre une langue, que ce soit sa langue maternelle ou non, c'est apprendre à concevoir son propre être et son entourage. Cela revient à dire qu'on se donne les moyens de "sauvegarder son être", selon Heidegger, c'est-à-dire de vérifier son identité. Bien sûr, tout en continuant de vivre dans sa propre culture. Dans ce contexte, apprendre une langue étrangère ouvre la vie à une double connaissance: celle de la culture étrangère et celle de la sienne propre, car on apprend toujours à mieux se connaître en connaissant les autres.

En prononçant ces paroles, je me rappelle la phrase de Vaclav Havel : «Nous pouvons aisément communiquer d'un continent à l'autre, mais un homme ne sait pas encore entrer en communication avec un autre homme.»

Je pense à la vraie communication entre les hommes qui est bien différente à celle que préconise

l'esprit mercantile.

De cette fonction de la langue, je dirais qu'il s'agit d'une fonction essentielle qui sublime et transcende la fonction de la langue comme outil de communication. C'est une fonction que j'appellerai fonction de contenant, *contenant* de la connaissance, du savoir et si vous voulez de la sagesse. Oui, la langue est un *réceptif* dans lequel on met et accumule ses trouvailles, sa tradition, sa vision du monde, pour qu'une culture se perpétue, pour qu'elle se développe et se transmette. Mais la langue n'est pas qu'un contenant. C'est aussi et plus essentiellement un contenu, ce qui y est contenu. La connaissance, le savoir et la sagesse, comment s'expriment-ils sinon sous forme de langue? Ce réceptif a la forme de notre identité.

Excusez-moi d'être allé trop loin dans une réflexion aussi abstraite. Je voulais tout simplement attirer votre attention sur l'importance de la langue en tant que forme de conscience et de culture et sur l'utilité de l'apprentissage des langues étrangères en tant que moyen de connaissance et de compréhension réciproques. A une époque où une pensée hégémonique unidimensionnelle nous menace chaque jour davantage, nous sommes appelés, nous tous, à repenser à fond et sérieusement l'enseignement des langues vivantes à différents niveaux. Et si nous le

repensons, ce n'est pas seulement pour améliorer, sur le plan pratique, une stratégie pédagogique mais aussi pour y plus voir et déterminer sa véritable finalité, voir sa vocation.

Je le répète, l'enseignement des langues vivantes n'a pas pour seul but de fournir un moyen de communication. La communication pure et simple que rend possible la connaissance d'une langue n'est pas en soi le but final, mais le commencement d'une vraie aventure, qui n'est autre que le dialogue entre les peuples, un échange fraternel entre les cultures. En enseignant une langue vivante, nous apprenons, non seulement à connaître les autres, mais aussi à vivre avec eux dans ce monde où nous sommes désormais condamnés à vivre ensemble côte à côte : c'est un art de vivre moderne que nous devons inventer et professer dans notre enseignement. Nous, pédagogues de langue, sommes en même temps pédagogues de morale, comme ce fut le cas des humanistes du XVI^e siècle. Mais pourquoi aller si loin trouver un exemple? Dans notre tradition orientale, les maîtres de langue étaient les maîtres tout court.

D'ailleurs, pour bien comprendre la culture d'un pays, qu'est-ce qu'on peut faire sinon connaître sa langue? Je crois que la langue a un trait à la fois profond et mystérieux qui n'est pas facile à en discerner clairement les éléments. Pour illustrer cela, je cite les paroles d'un écrivain suisse. «Le bernois

est ma langue maternelle; je l'aime comme on aime une mère. Le fils ne voit pas sa mère avec les yeux de tout le monde, il est même souvent le seul à voir sa beauté.»

Pourquoi les Asiatiques ont-ils voulu apprendre les langues étrangères? Cette question à laquelle il est très difficile de répondre, mais en présentant le cas de mon pays, je pourrais y répondre *grosso modo*.

Après la fin de Seconde Guerre mondiale, les Coréens ont retrouvé leur liberté, et dans leur effort de reconstruction nationale, une des premières tâches qu'ils se sont donné, c'est de remanier le système éducatif: on était persuadé que la meilleure voie pour préparer l'avenir du pays, c'était de bien éduquer la jeune génération. Dans ce contexte historique, on peut comprendre pourquoi les Coréens ont décidé d'ouvrir à l'université les départements de langues et littératures étrangères avant d'autres départements de sciences humaines et sociales. Ils ont ressenti le besoin pressant d'apprendre davantage les civilisations occidentales qui menaient l'histoire moderne. Ils ont voulu savoir en quoi consistait la dynamique de ces civilisations que leurs grands-pères avaient jugées barbares. Si j'ajoute un mot à la mentalité des Coréens de ce temps-là, c'est que ni les professeurs ni les étudiants n'ont vu les langues étrangères comme des instruments de communication. Sinon, à la place des départements des langues et littératures

étrangères dans des universités, ils auraient dû ouvrir davantage d'écoles de langues vivantes qui ont pour vocation de former des interprètes professionnels. Comme vous le savez, la Corée conserve une tradition confucianiste qui considère les études littéraires comme indispensable à l'éducation d'un *gentilhomme* pour m'exprimer à la française. Et la lecture n'est jamais passée pour un moyen utilitaire permettant d'acquérir des informations, mais elle est toujours passée pour un moyen moral, un lieu de perfectionnement moral. C'est à ce spiritualisme que les partisans de l'utilitarisme ont reproché et reprochent toujours d'avoir retardé l'ouverture, d'avoir causé la tragique histoire contemporaine de notre pays.

Toutes les réflexions, bien qu'elles soient pondérées, s'effondrent devant ce qui apparaît durablement comme une évidence : le français n'est pas la première langue étrangère en Corée. Disons la vérité, l'anglais prévaut encore et toujours.

Je vous répète, chers collègues, c'est le cas de mon pays, mais cela vous donnerait une bonne idée pour comprendre la situation actuelle du français en Asie. Selon le document fourni par le B.C.L.E., en Asie, le français, face à l'anglais, recule! En fait, cela concerne les effectifs des apprenants de français. Pourquoi ces effectifs reculent-ils?

On pourrait expliquer ce phénomène par l'ouverture

de tous les pays de la région asiatique au commerce international. Pour faire des bonnes affaires, on se trouve dans la nécessité d'avoir une langue véhiculaire. Il y aurait aussi des raisons politico-administratives et la complexité militaro-industrielle, mais il faut constater la réalité suivante: l'influence américaine est prédominante ou plutôt omniprésente dans tous les domaines. Dans le numéro spécial du monde de l'éducation, Alain Rollat a très bien écrit : «Si l'américanisation des modes de vie continue de se développer au rythme actuel, le français, en dépit de sa propre universalité, sera en effet, comme les autres langues, relégué par la pratique utilitaire de l'anglais au rang des langues à usages domestiques.» Ce qu'on observe, en tant que professeur de langue, c'est que l'anglo-américain commercial centre sa fonction sur le rôle véhiculaire: c'est-à-dire qu'il lui manque le message de culture. Il y a donc - paradoxalement - encore plus de place pour les langues porteuses de message culturel ; et sur ce terrain le français peut s'illustrer avec éclat, puisqu'il est une de ces langues. Sur ce point le plurilinguisme, thème principal de Congrès de printemps de l'A.J.P.F., est un des thèmes les plus significatifs de nos jours.

On rencontre souvent des Français, surtout ceux qui travaillent dans la diplomatie, qui insistent avec force sur la modification de l'image de la France.

Ainsi refusent-ils une image liée à des produits de luxe (DIOR, CHANEL etc.), et ils mettent l'accent sur la qualité scientifique de la France et ils nous préconisent d'étudier et d'enseigner le français scientifique. On ne peut pas nier l'importance de cette qualité, mais on ne veut pas oublier le raffinement français non plus.

On a envie de leur recommander d'écouter attentivement les paroles de Michel Serres : «L'élégance des femmes, l'invention des parfumes, la poésie, le goût qui président au style français, tenaient à la langue. Vous la perdez et vous perdez les parfums, les vins etc.» En ce qui concerne l'enseignement du français, au lieu de donner la leçon aux professeurs de français, il serait mieux de penser au moyen qu'on pourrait envisager pour les encourager.

En guise de conclusion de cette partie, je ne peux m'empêcher de vous présenter un avertissement amical et sincère, lancé par Monsieur Haruhisa Kato, éminent professeur de français au Japon: «D'abord du côté français, de vouloir corriger l'image presque exclusivement culturelle de la France au Japon, est-ce une bonne politique, à force de concentrer les efforts sur les domaines jusqu'ici négligées sans exploiter les positions déjà acquises? »

Je n'allongerai pas ma communication qui est déjà trop longue. Seulement pour ajouter un mot en guise de conclusion, je dirais qu'il faut réfléchir encore une fois et plus profondément à l'enseignement du français et plus généralement à celui des langues étrangères. Il faut s'opposer contre l'idée technologiste, la conception instrumentaliste de la langue qui domine, hélas, la société où nous vivons. Oui, j'en conviens, la langue a une fonction de communication. Mais ce n'est pas tout. L'enseignement des langues étrangères n'a pas seulement pour vocation de former les futurs interprètes. Bien sûr ils pourront assumer un rôle important pour une meilleure compréhension mutuelle entre les pays. Mais pour cela, un interprète ne doit-il pas connaître et comprendre la mentalité du pays concerné? Donc, il doit être expert non seulement de la langue mais aussi de la culture, qu'il travaille dans le domaine diplomatique ou commercial ou technologique. De ce point de vue, vous comprendrez pourquoi j'ai été très étonné lorsque j'ai entendu dire que le français était une langue scientifico-technologique. C'est une opinion qui manque de largeur de vues et qui limite l'immense virtualité du français au strict nécessaire.

Comme nous, les Orientaux, le disons toujours, l'éducation n'est pas pour aujourd'hui, elle est pour un siècle. Cela veut dire que l'éducation, c'est pour

l'avenir d'une nation. Et aujourd'hui on peut dire que c'est pour l'avenir de notre planète. Que ce soit sur le plan national ou international, l'enseignement et l'apprentissage des langues étrangères doivent assumer la responsabilité d'ouvrir un meilleur avenir vers la paix et vers la coopération. Et c'est à nous qu'incombe cette responsabilité.

Je vous remercie de votre attention.